

Col de la Lauze : Pentecôte 1926

Autor(en): **Wahl, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski**

Band (Jahr): **22 (1927)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-541493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

seinen idealen Skifeldern und über die Gloggernköpfe weg zu den stolzen Berghäuptern des Altmanns und Säntis. Wer nennt die Gipfel alle, die wir von dieser hohen Warte aus erblicken können? Namenlos, ein Glied nur in der riesigen Bergkette, die sich am Horizonte erhebt, wirken sie auf unser Gemüt und hinterlassen hier einen unauslöschlichen Eindruck.

Nach einem gemütlichen Hock schnallen wir unsere Bretter wieder an, um noch vor Nacht Heiden zu erreichen. Die Abendsonne taucht die Bergspitzen in tiefe Glut und die Gräte heben sich messerscharf vom gelbgrünen Horizonte ab. Es beginnt zu dämmern. Aus der Tiefe grüssen die Lichter von Oberegg, dem Hauptort dieser innerrhodischen Exklave. Und nun fliegen wir über die Hänge hinunter. Der Schnee singt unter unsern Brettern. Die Tannen überschütten uns mit der Fülle ihrer schneeigen Last. Die Abfahrt stellt an unsere Technik keine grossen Anforderungen, sind doch die Häge, die im Sommer die Weiden umgeben, von einsichtigen Bauern geöffnet worden, so dass wir die Häge fast überall im Schuss passieren können. Von der *Risi* aus umgehen wir den Bischofsberg auf seiner östlichen Seite, gelangen nach wenigen Augenblicken auf die Obereggerstrasse und endigen unsere Fahrt im nächtlichen Dunkel am Fusse des Kellenberges in der Nähe der Sprungschanze, die der rührige Skiklub Heiden in den letzten Jahren erbauen liess.

Es war ein sonniger, wenig anstrengender Skibummel, und die prächtige Aussicht und die genussreichen Abfahrten haben uns für die Mühe des Aufstieges reichlich belohnt.

H. R. Ganz, Heiden.

Col de la Lauze.

Pentecôte 1926.

«Venez me trouver à Pentecôte», écrivait mon frère qui habite Grenoble, «nous ferons une ballade du côté du Mont Aiguille; un peu de varappe, des forêts, des fleurs, de bonnes flemmes, vous serez satisfaits.» L'homme propose: le temps disposa. Une semaine avant Pentecôte, à 1500 mètres d'altitude, on aurait pu se croire en plein hiver. Le froid et le mauvais temps avaient caché le printemps sous un tapis de neige. Et les cartes de mon frère de se suivre: «Inutile de venir s'il fait ce temps. Impossible d'aller au Mont Aiguille. 20 centimètres de neige fraîche.» Puis: «Si cela continue, prenez vos skis, nous ferons quelque chose», puis enfin: «Venez avec vos skis, j'ai retenu des places dans un car pour la Grave, nous irons au Col de la Lauze. *)

Le samedi 22 mai, nous arrivions vers 17 heures à Grenoble; le contraste de nos habits de ville, des petits souliers vernis d'une amie qui nous accompagnera et de nos skis ne semble pas étonner les Grenoblois. Est-ce accoutumance ou défaut de curiosité?

Ballade rapide dans la capitale des Alpes françaises; rues animées déjà par le mouvement touristique, par les autos, par les cars surtout, cars énormes des correspondances P. L. M., cars de toutes dimensions qui vous emmèneront autour de Grenoble à tous les sites intéressants. Combien on se prend à regretter qu'en Suisse on ne suive pas plus ce mouvement, qu'on ne développe nos services de cars, de cars à bon marché surtout, seul moyen pratique actuellement d'attirer les touristes et de faire visiter un pays montagneux.

Dimanche, sept heures du matin, devant chez Pouchot, près de la Place Grenette: Skis, bâtons, sacs de montagne, skieurs et skieuses. Tout cela s'agite, tourne, va, vient, dominé par des: enchanté, charmé de faire votre connaissance, souhaitons que le beau temps dure, etc., etc. Vers 7½ heures, on a réussi à tout caser dans l'auto et l'on part à travers la ville, puis les huit kilomètres de marronniers du Cours St-André, sur la route du Bourg d'Oisans et du Lautaret. Juchés sur le toit du car, nous regardons la vue; le paysage est clair quoique de nombreux nuages voilent le ciel et inquiètent les pessimistes de la bande; brumeuses, les montagnes s'estompent autour de ce cirque dont Grenoble est le centre: montagnes bleutées de la Chartreuse, vertes et grises du Pays de Lans, vert foncé de la vallée du Drac, blanches encore de Belledonne.

Tournant à gauche, la route suit le cours de la Romanche; l'ingéniosité humaine a su utiliser presque chaque centimètre de pente de la rivière. Usines et villages se succèdent sans arrêt dans la vallée encaissée jusqu'à ce que l'on débouche dans la large plaine du Bourg d'Oisans. Quelques kilomètres et nous sommes au Bourg, la porte d'entrée de l'Oisans. Arrêt. Nous en profitons pour nous dégourdir les jambes,

*) Le Col de la Lauze, situé à 3520 m., à quelques kilomètres de la Meije, entre les Pics de la Grave et le plateau du glacier du Mont de Lans, relie la vallée de la Romanche à celle du Vénéon et permet de passer de la Grave à St-Christophe en Oisans. On y accède du côté nord (la Grave) en passant au refuge Chancel (2508 m.), puis par le col des Ruillants (3210 m.) et le glacier de la Girose.

Sur l'autre versant, des pentes de neige raides descendent sur le glacier de la Selle, d'où par le vallon de la Selle, on gagne St-Christophe.

En skis on se contente des pentes du versant nord, terrains superbes. Si on a le temps, on peut du col descendre par le glacier du Mont de Lans sur le village de Mont de Lans, le Freney d'Oisans et le Bourg d'Oisans.

puis chacun finit par s'introduire dans un café et avale des boissons variées et des croissants croquants. Ensuite on va aux provisions; quelques magasins sont envahis et des montagnes de bonnes choses s'accumulent dans nos sacs.

Et l'on repart; en quelques minutes nous sommes à la bifurcation de la vallée. Laissant à droite la vallée du Vénéon qui mène à la Bérarde, les douze chevaux de notre car entament à bonne allure la grimpée de la Rampe des Commères, où au bon vieux temps des voitures à chevaux, les braves femmes qui revenaient du marché du Bourg d'Oisans mettaient pied à terre et tout en montant tricotaient et jacassaient sans trêve. La route suit très haut le flanc abrupt de la vallée; tunnels et corniches se succèdent pendant un instant et l'on plonge sur la Romanche qui bouillonne 200 mètres plus bas. Puis la vallée s'élargit, se fait verdoyante et jusqu'à la Grave nous en suivrons le fond. De chaque côté pentes raides; sur le versant nord, au dessus des mélèzes, on aperçoit la neige; sur le versant sud, c'est la nudité des parois de rochers, des couloirs, des pierriers qui ne laissent rien deviner des plateaux supérieurs, pâturages de l'Alpe, et surtout ce merveilleux plateau d'Emparis.

Vers 11 heures, nous sommes à la Grave, la station la plus importante de l'Oisans, située en escalier sur la rive droite de la Romanche, en face même de la Meije qui dresse 2500 mètres plus haut son arête dentelée. Aujourd'hui, nous ne verrons pas la Meije; seuls les séracs du glacier de Tabuchet se profilent sur le fond gris des nuages.

Le contenu du car est déchargé sur nos épaules et traversant la Romanche nous commençons la grimpée au refuge Chancel. En fait de ski, nous sommes bientôt aux prises avec la boue de quelques petits sentiers, boue sur laquelle les rares clous qui ornent nos semelles se révèlent insuffisants et nous permettent les embardées les plus imprévues. Un peu plus haut nous rejoignons le chemin des chalets de Chelvachère et au bord d'un torrent nous nous arrêtons pour dîner. Halte qui se prolonge longuement; nous avons tout le temps de gagner le refuge cette après-midi, aussi deux heures sont-elles vite passées avant que nous songions à repartir.

Le premier bout de chemin monte raide; en manches de chemise, les skis sur l'épaule, nous suons notre dîner malgré le vent frais qui se met à souffler. A Chelvachère nous chaussons les skis et après avoir traversé presque horizontalement une forêt de mélèzes, débouchons dans les pâturages supérieurs. Le refuge est en vue, bien plus haut que nous, de l'autre côté d'un large ravin. De gros blocs tentent les flem-

mards de notre bande et nous voilà installés dans toutes les attitudes du repos, préparant puis dégustant un thé complet. Le vent et quelques flocons de neige nous chassent bientôt; nous gagnons le fond du ravin près d'un petit lac caché sous la glace et la neige, d'où en peu de minutes nous atteignons le refuge. Il est 17 heures 30.

Très bien situé sur un replat, au-dessus d'une petite paroi de rochers, le refuge Chancel est du type fréquent en Dauphiné des refuges auberges gardés; en été on y trouve aussi bien à manger qu'à dormir. Une cuisine, une salle à manger, trois dortoirs dont l'un avec des lits. Malheureusement la construction est légère, comme si l'hiver n'existait pas; portes et volets joignent mal, aussi la neige a-t-elle recouvert d'un bon mètre la cuisine et le fourneau, et transformé en patinoire le corridor obscur qui mène à la salle à manger. Celle-ci est habitable; un minuscule fourneau permet de la chauffer ainsi que les dortoirs qui sont secs, sauf un que la pluie venant du toit a changé en lac. Tandis que les uns mettent sécher les couvertures et préparent le souper, les plus courageux ressortent, et sous la neige et le vent exhibent sur les pentes avoisinantes des talents variés. Avec le soir le ciel s'éclaircit et bientôt la lune brille dans un ciel sans nuages. Longtemps nous restons devant le refuge à rire et à chanter avant de songer à la course du lendemain et à dormir.

Lundi. Quelques-uns se lèvent tôt; à 4 heures déjà. Avec un ami, nous jugeons inutile d'aller nous geler dehors et nous nous retournons sur notre matelas. A 5 heures $\frac{1}{4}$, les derniers s'en vont, non sans nous avoir laissé un chocolat copieux. L'attrait d'un bon déjeuner, d'un ciel bleu et d'une neige qui doit être merveilleuse nous tirent des couvertures. Le refuge mis en ordre nous partons à 6 heures à bonne allure. En grands lacets nous remontons les pentes et les petites combes qui mènent au col des Ruillants. Le temps est idéal. En face de nous, la Meije dresse dans un ciel sans nuages sa paroi nord, formidable, abrupte, qui plonge sur le glacier de la Meije. Plus à droite, c'est le Rateau et la fine dentelle de rochers qui relie ses deux sommets; au-dessus de nous, les champs s'élèvent de plus de 700 mètres d'une pente idéale pour le skieur et là-haut ce n'est encore que le premier col. A gauche de la Meije, il y a la Grave, la vallée de la Grave, le Villars d'Arène verdoyant, le Lautaret où la ligne blanche de la route serpente dans les pâturages déjà verts, le cône du Grand Galibier, puis tous les sommets qui s'élèvent en pentes douces au-dessus de la Grave, dominés par le dôme blanc de

l'Aiguille du Goléon. Sous nous les pentes se perdent dans les mélèzes et l'on devine la raideur de la côte qui plonge dans la vallée. La neige est splendide; cinq centimètres de poudreuse font qu'on semble avancer sur du velours; aussi en $\frac{3}{4}$ d'heure rattrapons-nous nos compagnons, et à $7\frac{1}{2}$ heures déjà, nous sommes au col des Ruillants. Un arrêt de presque une heure est nécessaire pour attendre les flemmards; les uns, insatiables, en profitent pour manger pendant que d'autres font un peu de ski.

Et puis l'on repart. Une légère descente nous amène sur le glacier de la Girose dont les molles ondulations s'élèvent jusqu'au col de la Lauze, coupées ici et là par quelques crevasses, que nous contournerons de loin. Par un large détour à droite, nous arrivons bientôt sur la crête, vaste plateau qui s'étend très loin à droite vers le glacier du Mont de Lans. Le col se trouve quelques mètres plus bas à notre gauche, tout contre les premiers rochers des Pics de la Grave. Le but est atteint. Arrêt à nouveau et prolongé cette fois, car il n'est que $9\frac{1}{2}$ heures. Les gourdes circulent, les provisions sont déballées, puis chacun cherche un coin pour fumer une pipe dans une sieste agréable. Hélas! à tout moment le vent nous déloge et nous chasse vers un endroit plus confortable. D'inconfort en inconfort nous finissons par en avoir assez; chacun de se relever alors et de s'apercevoir qu'il fait un temps superbe et que la vue est magnifique. Ce sont, à droite, les rochers noirs des Pics de la Grave, les Ecrins qui scintillent bleutés dans la brume légère du matin, l'Ailefroide et sa paroi ouest toute noire, les Bans et le glacier de la Pilatte. Plus près de nous les couloirs abrupts et la crête dentelée qui dominent le vallon de la Selle: Tête du Replat, Plaret, Aiguille du Plat de la Selle. Perdues dans la brume on devine les montagnes du Trièves et du Vercors; plus à droite, ce sont les massifs de Belledonne et ses trois pics symétriques, des Grandes Rousses que surmonte le capuchon de l'Etendard et à l'arrière-plan les montagnes de Tarentaise, de Savoie, du Mont Blanc. Et il y a encore pointées vers le ciel les trois dents jumelles des Aiguilles d'Arve et toutes les montagnes du Briançonnais, que nous ne connaissons pas.

Longtemps nous regardons, détaillant les sommets, cherchant des cimes connues, des voies d'accès, jusqu'à ce que l'envie d'une descente superbe nous ramène à nos skis.

Les sacs sont bouclés, les skis bien fartés sont mis, et vers $11\frac{1}{2}$ heures nous partons. Un virage sur la gauche pour éviter les crevasses et piquant en ligne droite, nous rallions en quelques minutes et à grande vitesse le col des Ruillants.

Arrêt à nouveau avant de nous lancer sur la pente où 750 mètres plus bas seulement nous nous arrêterons. Que dire d'une descente pareille quand la neige est idéale ! Une première combe plus doucement inclinée est descendue droit en bas dans un nuage de poudreuse, puis la pente s'accroît et en larges slaloms, nous nous laissons renvoyer d'un versant à l'autre. Plus bas, c'est une suite de stemmbogen et de christianias, et comme dans les derniers vallonnements la neige est toujours si bonne qu'il semble impossible de tomber, nous nous laissons emporter par nos skis. Au moment où nous atteignons la pente raide qui mène au refuge, une petite avalanche descend lentement et parmi les blocs de neige durcie qui s'accumulent, une personne s'agite : c'est une amie, qui en passant a déclenché le glissement. La neige s'arrête à quelques dizaines de mètres et avant que nous l'ayons rejointe, notre amie s'est dégagée et file comme si de rien n'était. Une courte descente encore et nous sommes au refuge, huit minutes après le départ du col des Ruillants.

Nous nous reposons longuement sur le toit du refuge, nous laissant rôtir par le soleil de midi, avant d'aller manger et de préparer le départ ; car l'auto nous attend à 15 heures déjà à la Grave.

A 14 heures, le refuge mis en ordre, nous partons sur une neige fondue excellente ; descente rapide dans le terrain découvert, puis dans les mélèzes dont les branches nous giflent parfois. Nous cherchons ensuite les meilleures pentes, celles où la neige va le plus bas et la descente s'achève par un cross-country où la tenacité de l'un de nous lui fait descendre en stemmbogen les pentes de terre grasse que l'on trouve sous les chalets de Chavachère.

Vers 4½ heures, le car démarre. Après l'éblouissement de la neige, la vallée de la Romanche paraît plus verte et plus riante dans la lumière bleutée de 5 heures. Le contraste frappe encore plus : Il y a quelques heures l'hiver, le froid, le ski, la neige poudreuse ; maintenant le printemps, la verdure, les arbres et toute la nature en fleurs.

Voilà la vallée du Bourg d'Oisans, les villages noirs et sales, voilà Vizille, voilà Grenoble, poussiéreuse déjà comme en été. On nous regarde avec insistance. Sont-ce nos skis qui paraissent hors de saison, ou bien nos visages brûlés qui resplendissent trop. Nous nous sentons un peu dépaysés, et puis nous avons quelques regrets. Regret de voir finie la dernière course ; regret de sentir l'hiver s'en aller ; regrets que, pour nous consoler, nous noyons dans des torrents de Vichy et de mousseux...

Robert Wahl.